

Péter Diener

RÉSISTANCES

Écritures

L'Harmattan

Résistances

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'Ecole polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr
ISBN : 978-2-296-96528-7
EAN : 9782296965287

Péter Diener

Résistances

L'Harmattan

Du même auteur

Création littéraire (poésie, théâtre, roman):

Nous avons tous un nid d'oiseau sur la tête (Paris, Théâtre de l'Epée de Bois, 1967)

Graffiti joyeux... /poésie/ (Toulouse, Ed. Tribu, 1987)

Oh, Mandelstam! (Toulouse, Théâtre Archéoptérix, 1988)

Archéologie d'amour /poésie/ (Paris, Ed. Saint-Germain-des Prés, 1992)

Poémographies /poésie/ (Bruxelles, Emile Van Balberghe, 1993)

La Mémoire du Ghetto de Budapest /poèmes documentaires/ (Bruxelles, Emile Van Balberghe, 1995)

Voyages imaginaires /poésie/ (Bruxelles, Emile Van Balberghe, 1996)

Choix de poèmes (Bordeaux, Cercle Franco-hongrois, 2000)

Le Journal d'une folle /roman/ (Editions de l'Aube, 2001). Il existe également en transcription pour théâtre, fut monté sur scène à Paris (au Théâtre Déjazet, avec Magalie Houth dans le rôle principal), Toulouse, Limoges, Bordeaux, Kiev, Timisoara, Odessa, etc.

Etudes et recherches :

Le langage des victimes et des bourreaux de l'Holocauste des Hongrois juifs à Budapest en 1944 (Actes de Colloque d'Albi 2002) Articles sur Frigyes Karinthy, Attila József, Benedetto Croce, Tourguenev, Tolstoï, Pouchkine, Mérimée, Kossuth, Herzen, etc.

Résistances

I) LA SAGA DES SAGVARI

II) PORTRAITS DE FAMILLE

III) MOZES RUBINYI RACONTE

IV) RETOUR DU "BALUCHONNAGE"

V) LES ENFANTS DE LA GUERRE

La Saga des Sagvari

*...Un tel sort est insupportable; la mort est plus douce
que la tyrannie.*

(d'Agamemnon d'Eschyle)

Dès l'âge de sept ans, j'ai été attentif à la conversation des adultes qui parlaient des bagarres dans les banlieues, entre jeunes fascistes de la rue M. et jeunes ouvriers du septième arrondissement. C'était en 1937. C'était une nouveauté à l'époque. J'ai compris tout cela plus tard ou du moins, j'ai cru l'avoir compris. Sinon, dans la Hongrie traditionnelle, dans chaque village, chaque samedi soir, au bal dans la salle des Fêtes, éclataient des querelles pour le sourire d'une fille, ou à cause de la rivalité entre ceux du Quai d'en bas et ceux du Quai d'en haut. Un geste, un regard suffisaient pour que ça commence. Les lourdes bouteilles d'eau gazeuse sifflaient dans l'air comme des boulets de canon, les couteaux sortaient tout seuls de la tige des bottes. Les jeunes filles poussaient des cris aigus et les cheveux défaits, tombaient évanouies, mais comme par hasard dans les bras de leur amoureux. A Budapest, c'était différent. Voici une bagarre "politique" dont le lointain écho arriva jusqu'à notre chambre d'enfant. Avec mon copain Otto, nous nous étions procurés secrètement un "boxer" : c'est ainsi qu'on appelait une petite arme en métal, comme un gant troué aux quatre doigts qu'on enfilait et en fermant le poing on pouvait boxer fort, jusqu'à casser l'os de l'adversaire. Casser du fasciste !

Maintenant, en 1943, je suis un grand garçon, j'ai treize ans. Pas tout à fait mais bientôt, dans deux mois. Otto m'appelle : « Samuel ! Viens jouer à la résistance ! — Et c'est quoi ? » Otto m'explique. Ah oui ! je connais le jeu depuis longtemps, seulement je sais qu'Otto aime expliquer les choses. Il porte des lunettes finement cerclées d'or, il est plus sérieux que moi et c'est lui le "chef" dans nos jeux. A l'âge de treize ans, il ressemble à un professeur savant. Nous jouons à la guerre, à la Résistance. Otto a un carton à chaussures plein de soldats de plomb, un char qui roule sur le tapis persan, propulsé avec un minuscule moteur à ressort. Si on met un obstacle, par exemple un coussin de divan, le petit char grimpe sur cette montagne et de temps en temps tire une salve d'étincelles à l'aide d'un mécanisme qui ressemble à un briquet. Cet après-midi, le salon est notre territoire. L'appartement est dans une riche maison de la rue Nürnberg, dans la zone périphérique du quatorzième arrondissement de Budapest. Notre jeu consiste à grimper sur la grande armoire à linge à l'aide de deux chaises superposées. La maman d'Otto, même si elle a des principes pédagogiques modernes (sa cousine a monté une école maternelle Montessori), serait morte de peur en nous voyant ainsi jouer. Mais les parents sont absents pour l'après-midi. Sur le "toit" de l'armoire recouvert d'une légère couche de poussière, vite essuyée par nos fesses et nos genoux, nous avons une base de parachutage pour attaquer l'ennemi : la colonne des soldats de plomb protégés par le char et les canons (ces derniers représentés par un cendrier en verre surplombé d'un long crayon). Nous sommes des partisans parachutistes et nous sautons de l'armoire pour attaquer l'ennemi. Nos parachutes varient à chaque saut. Parachute en tissu fin tressé de toile d'araignée. Phosphorescent, comme la carapace d'un insecte fantastique. Parachute libellule aux ailes translucides bleu vert doré. C'est mon tour et je saute et le parachute devenu parapluie s'ouvre comme une fleur clochette. Otto, avant de sauter, enlève ses lunettes, essuie les verres avec une fine peau de chamois, les remet dans son étui, puis dans sa

poche. Et il saute, son parapluie est un bouclier d'Héphaïstos orné de dessins géométriques (parce qu'il fait du grec). Maintenant j'en ai un, fait avec des brisures de rayon de lune et au moment de sauter, j'entends le cri des cigales. Ou le chant des étoiles ? Et on saute, et on saute encore ! Nous sommes plusieurs à sauter, le parapluie s'ouvre et c'est un énorme gâteau d'anniversaire en chocolat avec cent bougies qui flamboient. Pauvre tante Eulalie ! Ils l'ont déportée le jour anniversaire de ses quatre-vingt-dix-neuf ans, pourtant nous pensions tous fêter ses cent ans l'année prochaine. Chez nous, tout le monde aime les chiffres ronds. Les soldats de plomb sont peints aux couleurs grises de la *Wehrmacht* et noires des SS, avec de minuscules croix gammées sur les bras ou le casque. Ils font claquer leurs fouets. Nous imitons ce bruit en faisant claquer la langue et les lèvres. Otto sait faire très bien ce bruit. Mais il ne sait pas siffler, tandis que moi, je siffle comme un véritable mauvais garçon du septième. Nous renversons l'ennemi, puis nous remettons tout en place pour pouvoir à nouveau grimper sur l'armoire, sauter sur l'ennemi, en poussant des cris de Sioux. Cette panoplie de jouets provenait d'un grand magasin au bout de l'avenue István, tout près de la place Bethlen (dans le glorieux septième arrondissement avec ses bandes de bagarreurs !), où l'on pouvait s'acheter également des billes en verre colorié, des costumes de hussard, des fusils à pompe ou, dans un rayon pour fillettes, des poupées qui ouvraient et fermaient les yeux, selon la position debout ou couchée.

La vendeuse nous connaît. Elle nous offre des bonbons roses et du chocolat. Elle a des cheveux de paille serrés par un ruban de même couleur que les bonbons et j'ai peur de ses lunettes scintillantes comme de l'œil d'un serpent borgne. Notre rêve d'adolescents, c'est la lutte armée ; nous sommes résistants français ou partisans russes. Dans notre jeu de société, à la question : « Quelles sont tes villes préférées ? », ma réponse était invariablement : « Paris et Moscou ». À cette époque, à la fin des réunions clandestines, nos parents et leurs amis chantaient

l'Internationale et la Marseillaise. Otto me parlait aussi de quelqu'un de sa famille, une certaine Hannah, une jeune fille qui s'était engagée dans l'armée britannique et était devenue lieutenant parachutiste. Nous savions que les adultes, les parents d'Otto écoutaient la "*Bi-Bi-Ci*" et radio Moscou. Pas chez nous : à cette époque, la radio était un luxe que ma famille ne pouvait pas se permettre. Mais nous avions de vagues échos de la lointaine France, par tante Sidonie et oncle Alfred qui vivaient à Paris depuis les années 1920. Leurs lettres arrivaient maintenant de quelque part dans le Sud (je ne me souviens pas exactement d'où mais peut-être de Montauban ?) et elles étaient censurées. Je me rappelle du tampon à croix gammée sur les enveloppes, près du timbre postal indiquant "République Française" avec la symbolique Marianne. Peut-être y avait-il aussi des timbres représentant Pétain ? Nous, les enfants, nous parcourions également les journaux *Magyar Nemzet* et *Ujság*, où, presque dans chaque numéro paraissait une carte géographique représentant le front de l'Est après Stalingrad ou l'Afrique du Nord où Rommel jouait au chat et à la souris avec l'armée britannique. Nous cherchions les noms des villes sur notre "Kogutovicz", c'était le nom du grand atlas géographique pour les lycéens. (Je me souviens mal de l'orthographe de ce Kogutovicz). La guerre, tant qu'elle n'arrivait pas à notre porte, était pour nous une leçon de géographie. Nos jeux étaient-ils en avance sur le réel ou inversement ?

J'aimais aussi vagabonder en ville. Souvent, je croisais une beauté superbe, une jeune fille à crinière d'ébène, aux yeux comme des étoiles d'Orient de mes rêves. Adolescent maigrichon, j'étais déjà mûr pour le désir, en pleine crise de croissance du corps et de l'âme.

Bientôt, nos jeux d'enfant, nos parachutes, nos soldats de plomb, devinrent la réalité, en grandeur nature, et de plus en plus menaçants. La réalité. J'ai lu quelque part : « Nous sommes des acteurs de l'histoire ». Cependant, la réalité n'était pas une

pièce de théâtre qu'on pouvait interrompre lorsque maman criait « les enfants, venez goûter ! ».

La nuit, des paragraphes bourdonnaient dans sa tête. Mais le jour, il côtoyait des injustices sociales révoltantes. Sa chambre à côté du salon, petite et pleine de livres, est restée toujours dans le même état de désordre depuis le début de ses études. Un Hegel, *Les fondements de la philosophie du droit*, est ouvert par terre, avec ses remarques griffonnées en marge au crayon, en tout petits caractères. Sur la table, quelques volumes de la *Grande Encyclopédie Révai*. Une armoire près de la porte, où l'ordre règne, où il range soigneusement tout le nécessaire pour l'escrime, plusieurs fleurets très fins, les casques et les habits. C'était son sport favori. A part l'escrime, depuis un certain temps, il aimait aussi le tir au pistolet. Pour ce dernier sport, il allait chaque samedi après-midi à la "Salle Fodor" qui se trouvait côté Buda, derrière le château, tandis que pour l'escrime, il fréquentait le sous-sol de son ancien lycée aménagé à cet effet. Bientôt, il va se marier et il aura moins de temps pour le sport. Le jeune couple va trouver un appartement sur la rive droite. Le père les aidera pour le premier trimestre de loyer. En attendant, il participe aux préparatifs des bagarres des jeunes militants de gauche et "gauchistes" (ce terme n'existait pas encore) du septième arrondissement pour casser la gueule aux fachos. (Le mot "fachos" n'existait non plus).

C'est le dimanche matin. Il est en pyjama, devant la glace, dans la salle de bains. Il se savonne le visage pour se raser. Pour la joue gauche il utilise la main gauche, pour développer sa dextérité. « Tu en as encore pour longtemps ?, demande Agnès qui veut prendre un bain. — Ne te gêne pas, je peux me raser les yeux fermés. — C'est toi qui me gênes ! Et si tu fais le malin en te rasant les yeux fermés, tu risques de te couper les oreilles. Ou le nez. Espèce de Cyrano escrimeur. — Tu trouves qu'il est

grand ? — Comme une patate. » Endre admirait les taquineries de sa sœur et elle regardait son frère avec une légère moquerie pleine d'affection et de fierté. Il convient de savoir que *Cyrano de Bergerac*, la pièce d'Edmond Rostand, dans la brillante traduction d'Emil Ábrányi, fut populaire dans la Hongrie intellectuelle de cette époque. Même les enfants de mon quartier en déclamaient des passages tout en se battant avec des épées de bois.

Nous habitions tout près des Ságvári, c'était le quartier de "mon" magasin de jouets d'enfant tellement désirés, c'était là que se trouvait la cabine téléphonique jaune avec le graffiti "Paix". C'était un quartier de petites gens et de prolos, non loin du grand marché Garay, le ventre de Budapest. Bien que proprement entretenu, ça sentait le poisson, les feuilles de chou oubliées, la choucroute, les épices, les fleurs fanées, les cages de lapins, les poules, les canards, les fromages, le crottin de cheval, la transpiration des débardeurs, l'haleine des vieilles putes qui guettaient les cochers, le goudron sur les murs des chiottes publiques, tout cela mélangé, mais aussi séparément.

Endre Ságvári désapprouve les bagarres de rue, mais il y participe. Peut-être pour que ça ne déborde pas, peut-être par solidarité. Champion régional d'escrime, il est costaud, les poings durs et sûrs de bien cogner. En 1942, il sera arrêté par la police et condamné à quelques mois de prison. A Budapest, ce n'est pas encore le fascisme total : un fameux bagarreur nationaliste de la bande adverse est également arrêté. Finalement, le parti de la paix fait mettre un terme à ce genre d'action qui pourrait nuire à l'activité antifasciste d'une plus grande envergure.

Frère et sœur, Endre et Agnès sont d'une famille assez aisée. Agnès fait partie d'une joyeuse bande d'adolescents. Encore fillette et déjà jeune fille. Les garçons lui font la cour, quelquefois ils tirent sur ses nattes bien tressées (chaque matin, par sa maman) mais elle ne donne ses préférences à aucun. Elle

fréquente le club d'athlétisme MTK*, section juniors, et prend le tramway toute seule. Au lycée, elle a des résultats moyens. Flânant avec une copine au centre ville, dans la rue Váci (c'est le "Faubourg Saint Honoré de Budapest"), elle s'arrête devant une vitrine pour admirer les blouses de pure soie de Chine, aux couleurs qui vont bien avec ses cheveux d'ébène.

Ah ! Si j'étais blonde ! Oui ! Teindre mes cheveux en blond cendré.

C'est pour sortir avec cette petite blonde qui voulait, bien sûr, avoir des cheveux naturellement brillants, châtain foncés comme Agnès. Chacune d'elles voulait être une autre ; caractère typique des adolescentes à la recherche d'une personnalité. Et elles riaient, mais tellement qu'elles ne pouvaient plus marcher droit.

C'est le soir. Sans allumer la petite lampe de chevet, elle se prépare à se coucher. Devant son lit, vers la fenêtre, un placard, dans l'embrasure d'une porte condamnée, est utilisé pour y mettre sa robe, sa blouse et tout le reste pour qu'elle puisse se glisser toute nue sous la couverture. Mais d'abord, elle se regarde dans la grande glace de Venise. La jeune fille et le miroir. Elle contemple attentivement sa poitrine naissante. Elle met les creux de ses mains sur ses seins comme si elle voulait mesurer leur volume. Les images inspirées de sa lecture récente sont troublantes ; elle a des frissons. Des romans roses de moins en moins innocents. Elle lit une histoire d'amazones grecques. Les amazones, paraît-il, se mutilaient en se coupant le sein gauche (ou le droit ?) pour mieux tirer à l'arc, en serrant l'arme tout près du corps. Quelle horreur ! Comme si l'on ne pouvait pas être une fille à la fois moderne et à la *grecque* antique, sans s'abîmer le corps. Oui, je veux être garçon, chevaucher au vent,

* MTK, "Magyar Torna Klub", existe toujours. Aux matches de foot, ce club est souvent la cible des manifestations antisémites, la pègre le considère comme un club juif. Cf. mon roman *Le Journal d'une folle* et de nombreux témoignages dans la presse contemporaine.

mes cheveux flotteront comme un drapeau, mais sans faire de bêtises avec mes seins. Son frère Endre entre. Il venait quelquefois tard le soir, pour lui dire bonne nuit, en l'embrassant sur le front ou sur les cheveux. Mais ce soir, son baiser est différent ; fraternel avec quelque chose d'indéfinissable en plus. Agnès frissonne. Elle a treize ans, bientôt quatorze et son frère a dans les vingt-huit. *Non ! Pas Amazone. Je voudrais devenir femme ! Une vraie femme !* Tantôt elle dort encore avec sa grande poupée, tantôt elle l'abandonne dans le fauteuil bleu de la salle à manger. Endre est distrait et sans faire attention à Agnès, dit bonne nuit. C'est un homme accompli, avec un doctorat en droit tout récent. Il est le révolté de la famille, surtout contre son père. Une révolte juvénile qui persiste à l'âge adulte. Sa sœur est aussi une révoltée : elle ne laisse plus sa maman la coiffer le matin, maintenant elle tresse seule ses deux nattes.

Le père. Un homme posé, respectueux des traditions juives. Le samedi, il se rend à pied à la Synagogue de la place Bethlen, fait ses prières comme il faut, le "thalès" rituel sur les épaules, sur son front le "tefiline". Il balance son corps selon le rythme de la prière. En hiver, s'il est enrhumé, il interrompt sa prière pour se moucher discrètement. Avant la guerre, il respectait les prescriptions de la nourriture kasher. Plus tard, sans doute sous la pression de la répression, il s'est politisé. Il s'est rapproché des idées social démocrates et il allait à la Synagogue seulement pour les grandes fêtes.

Tout cela irrite son fils, Endre. *Je ne suis pas juif, je suis hongrois*, se dit-il. De temps en temps éclatent des disputes entre père et fils. C'est l'époque des restrictions alimentaires, la pénurie de guerre. Dans la cuisine hongroise traditionnelle, la plupart des plats étaient préparés avec de la graisse du porc : le saindoux. Les Juifs, au lieu de saindoux, avaient droit à des tickets de rationnement pour l'huile de tournesol, aliment méprisé à cette époque. Les aînés de la famille Ságvári ayant une culture écologique, s'amusaient doucement : ils se soucient de

notre santé, ils nous font éviter le cholestérol. Le père remarque : *Sauf qu'après ils nous expédient faire une cure d'amaigrissement intensive dans un camp de concentration.*

De plus en plus souvent, la discussion se tourne vers les sujets politiques. Ni le père ni la mère ne sont franchement contre l'activité militante d'Endre. Mais ils ont peur pour leur fils.

Remontons quelques années dans le temps. La révolte contre le père "bourgeois" d'un fils militant social démocrate, puis radicalisé et devenant communiste était une histoire banale à l'époque. Les contradictions comportaient plusieurs niveaux, selon le profil de chaque famille : on était croyant ou pas croyant, croyant pratiquant ou croyant pas pratiquant, croyant mollement s'intéressant à la politique, politisé, mais pas militant, militant social démocrate, mais opposé à la coopération avec les communistes, social démocrate favorable à l'alliance avec les communistes, tous les cas de figures existaient. Chez les Ságvári, à table, pendant le dîner, éclataient des batailles verbales, avec des positions souvent évolutives, en raison des changements rapides en ces temps troublés.

Ce soir-là, pendant le dîner, des échanges de mots de plus en plus âpres furent lancés entre père et fils. « *Tu milites dans la Résistance, c'est louable, mais en même temps que tu t'exposes au danger, tu exposes ta famille et ta jeune sœur qui pourraient en souffrir. – Papa, il faut que tu comprennes que sans le risque de sacrifice, l'on ne peut pas combattre les nazis.* » Le père pousse un soupir douloureux. Il cherche des arguments pour dissuader son fils.

Tu sais bien que les Alliés pratiquement ont déjà gagné la guerre. Et il évoque Stalingrad, le grand tournant ... le front en Italie... les résistants français, les patriotes tchèques, Tito, le

légendaire, le roi du Danemark qui, pour faire fi aux Allemands, portait l'étoile jaune.

« La Hongrie, petit pays presque plat, avec le Mont János, le plus haut point près de Budapest, et ses quatre cent et quelques mètres d'altitude et qu'on appelle "mont", et tu veux organiser la résistance ici ! Comment imaginez-vous une résistance dans de pareilles conditions géographiques ? Les Russes, dans leur immense pays, avec les forêts à l'infini, avec un peuple qui a gardé les traditions patriotiques de la résistance populaire depuis 1812, ça oui. Alors qu'est ce que vous voulez ? Avec si peu de forces, juste une poignée de communistes hongrois ? Vous devriez plutôt vous tenir tranquilles. Les nazis répondront à chaque attentat par une répression sanglante. Je suis contre une résistance suicidaire. Sais-tu qu'en Pologne, les gens désespérés, aux portes d'un ghetto, peut-être à Varsovie, se procurent du poison, des fioles de cyanure, pour se tuer au dernier moment, si les nazis les attrapent ? Sais-tu qu'il se trouve des petits voyous, des salopards qui vendent ces poisons aux Juifs, à prix d'or, puis participent aux massacres, récupèrent les capsules pour les revendre ? Des chacals ! Non, mon fils, le but de votre résistance doit être la vie et pas la mort. — Papa, tu n'as pas tort. Mais il faut à tout prix hâter la victoire. Le suicide de dernière heure, c'est horrible. Il faut agir préventivement. Les Russes ont perdu cinq millions de leurs soldats*. Et combien y a-t-il eu de victimes le 6 juin en Normandie ? Ou en Italie ? C'est la dernière heure. Maintenant, les Russes foncent vers Berlin. Seulement la guerre n'est pas finie. Chaque jour, l'avancée des

• En 1943-1944, les pertes en vies humaines étaient encore inconnues. En effet, pendant la deuxième guerre mondiale, le génocide de la barbarie des nazis allemands et leurs satellites a causé au total de 22 à 25 millions victimes côté russe: et trois millions de prisonniers de guerre morts de mauvais traitements, des dizaines de milliers de villages russes subirent le sort tragique d'Oradour ou de Lidice. Les historiens réactionnaires taisent ces horreurs et ne parlent que des Goulags et de la cruauté de Staline.

Russes signifie mille, cinq mille, dix mille vies sauvées dans les pays encore sous la botte des nazis, dans les camps de concentration, dans les ghettos. La Hongrie est la dernière alliée de l'Allemagne. Si les "Croix fléchées" évincent Horthy, ils vont instaurer la terreur totale. Nous devons à tout prix hâter la victoire des Soviétiques. »

Le père a remarqué les répétitions pathétiques d'Endre. Il s'est retenu d'une remarque ironique : il allait dire que les communistes, au lieu d'argumenter, préfèrent marteler leur vérité. Endre a vu l'esquisse d'un sourire sur les lèvres de son père et peu à peu toute cette conversation devient si pénible que père et fils préfèrent éviter le regard de l'un et de l'autre. Silence. Plus tard, la discussion reprend.

Le fils : Oui, la guerre n'est pas encore finie. Tu as entendu parler de la tragédie d'Oradour ? Les nazis deviennent de plus en plus féroces, ils sentent que leurs jours sont comptés.

Le père : Tu ne devrais pas oublier qu'en France il y a de grandes étendues de massifs où les conditions géographiques et en plus la sympathie de la population envers les groupes résistants sont favorables à des actions bien ciblées. Mais chez nous, quel appui de la population ? Quels terrains de repli ?

Le fils : Alors, selon toi, qu'est ce qu'il faut faire ? Nous laisser massacrer ?

Le père pousse un soupir douloureux : Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire. Mais tu as raison que de ne rien faire est suicidaire. Après un silence, il ajoute : Peut-être tu as raison, mon fils.

Endre regarde son père les yeux baissés et dit, de façon à peine audible : Peut-être tu as raison, mon père.

Le père : Admettons que vous avez raison de vouloir organiser la résistance. Oui, oui, vous avez raison. Mais où est le peuple qui en est la source ?

Le fils répète : Le peuple ? Le peuple, dis-tu ?

Le père reprend : Oui, parfaitement ! Ne fais pas la sourde oreille ! Tu sais bien que depuis la tragédie de 1919, la

majorité du peuple hongrois est le grand absent de sa propre destinée. Il est dressé contre ses propres intérêts par une terrible "éducation". La sainte alliance de l'Eglise, le nationalisme borné et en même temps sans frein, l'alliance de nos classes dirigeantes avec l'Allemagne nazie, alimentent un climat anticommuniste et raciste. Alors qu'espérez-vous avec vos pauvres forces contre cette nouvelle sainte alliance ?

Le fils : Mais nous devons résister ! Regarde le sort des millions de victimes ! Nombre d'entre eux ont compris trop tard la vraie nature de la barbarie, lorsqu'ils étaient déjà ligotés. Nous n'avons pas d'autre choix que la lutte. Sinon, ils vont nous tous massacrer jusqu'au dernier.

Le Père : Ce que tu dis là est horrible. Quand il n'y a plus d'autre choix que mourir ainsi ou mourir autrement, c'est cela, la véritable tragédie.

C'est ainsi que père et fils discutent âprement, en se répétant, en tournant au rond, au bord des larmes. La mère d'Endre les a écoutés, mais n'en pouvant plus de sommeil s'est retirée. Agnès avec sa grande poupée aux bras s'est assoupie dans le fauteuil bleu. La nuit est tombée, il fallait rester sans lumière à cause du règlement strict du black-out pour se protéger contre les bombardements, d'autant plus que dans le grand salon aux larges fenêtres sans rideaux, la lumière aurait attiré l'attention d'une patrouille dans la rue. Il y avait, paraît-il, des rétorsions violentes même à cause d'une petite lumière qui filtrait vers la rue. Selon les antisémites, les "sales Juifs" faisaient des signaux aux bombardiers américains pour les guider.

A Budapest, la rue est encore apparemment calme. Dans le septième, sur l'avenue István, face au cinéma "Rex", je fais du lèche vitrine devant un magasin de jouets ; j'admire les soldats de plomb, les petits avions et les chars en modèle réduit. J'ai déjà expliqué quelque part que ce cinéma, après la Libération, fut